

3817
J. SIX

DE LA GLYPTIQUE SYRO-HITTITE
JUSQU'A PRAXITÈLE

(Extrait de la Revue *Syria*, 1925)

PARIS
LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB (VI^e)

—
1925

Bibliothèque Maison de l'Orient



151506

DE LA GLYPTIQUE SYRO-HITTITE JUSQU'A PRAXITÈLE

PAR

J. SIX

Quelques observations qui m'ont été suggérées par *la Glyptique syro-hittite*, quand j'ai eu à faire, pour le *Museum*, un compte rendu du livre instructif de M. Contenau sur ce sujet, me semblent mériter une exposition un peu plus ample.

Ces observations sont de nature très diverse et n'ont d'autre relation que celle de leur origine, c'est-à-dire que, relevant toutes de cette glyptique, elles traitent de sujets très différents, qui se rapportent, pour la plupart, à une mythologie, un art, ou un événement historique assez éloigné.

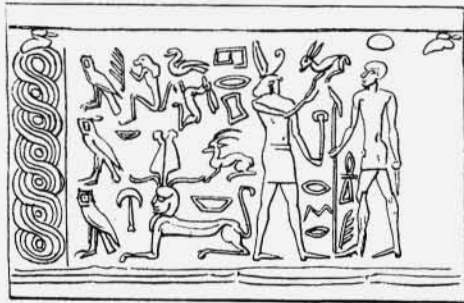


FIG. 1.



FIG. 2.

I. *La tresse, la spirale, etc.* — M. Contenau dit très justement (p. 140) : « Bien entendu cette tresse est un symbole à valeur religieuse, comme les autres objets qui l'environnent, mais sa signification reste douteuse » et l'auteur se rapporte ensuite (p. 141) à M. Dussaud ⁽¹⁾ pour affirmer la valeur symbolique de la spirale. Il faudrait préciser d'abord. La tresse, dont il s'agit, une simple torsade, en général de trois ou quatre lignes parallèles, enroulées autour

⁽¹⁾ *Les Civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Egée*, p. 355.

d'autres en nombre égal, qui se trouve plus de quarante fois dans les 362 figures du livre (fig. 1) ⁽¹⁾, me semble trouver son explication évidente par l'eau, ou le vin, qui coule de la phialé avec laquelle Asourbanipal, roi d'Assyrie, fait une libation sur les lions tués à la chasse, dans un fameux bas-relief de Ninive au Musée Britannique ⁽²⁾ (fig. 2).

Quoique les formes soient exagérées, cette façon de rendre l'eau qui coule témoigne d'une observation exacte, comme l'on peut s'en convaincre en examinant de quelle façon une torsade en cristal reproduit en tournant l'impression de l'eau courante. Je ne vois nulle objection à prendre les tresses, dans les images des cylindres et des cachets, pour de l'eau courante, à moins qu'on ne doive, peut-être, généraliser en certains cas et y voir alors tout simplement de l'eau, l'eau d'un étang, comme en avaient les temples, ou d'un lac.

Cette hypothèse me semble pleinement confirmée après tout, par la forme du mim (fig. 3) dans l'inscription d'Ahiram, roi de Byblos au XIII^e siècle ⁽³⁾.

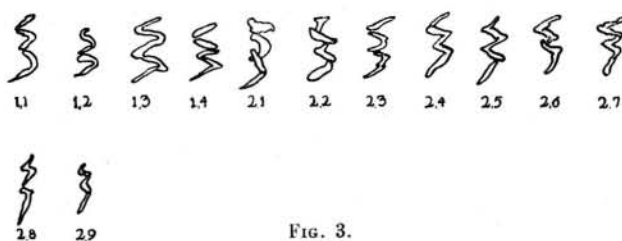


FIG. 3.

Ailleurs aussi, par exemple sur les boucliers en bronze de la grotte de Zeus en Crète ⁽⁴⁾, ces bordures de tresses simples peuvent symboliser des courants d'eau et j'aimerais à croire que le plus grand des fleuves, l'Océan même, qui entourait le bouclier d'Achille, d'après Homère, devait être figuré de la sorte. Peut-être, toutefois, faudrait-il songer plutôt pour l'eau de la mer, probablement plus mouvementée, à des spirales qui se rattrapent l'une l'autre et forment ce que l'on appelle « le chien courant », ornement qui semble indiquer au mieux le mouvement des vagues qui se suivent ⁽⁵⁾ (fig. 4).

⁽¹⁾ L. c., pl. XIII, 81.

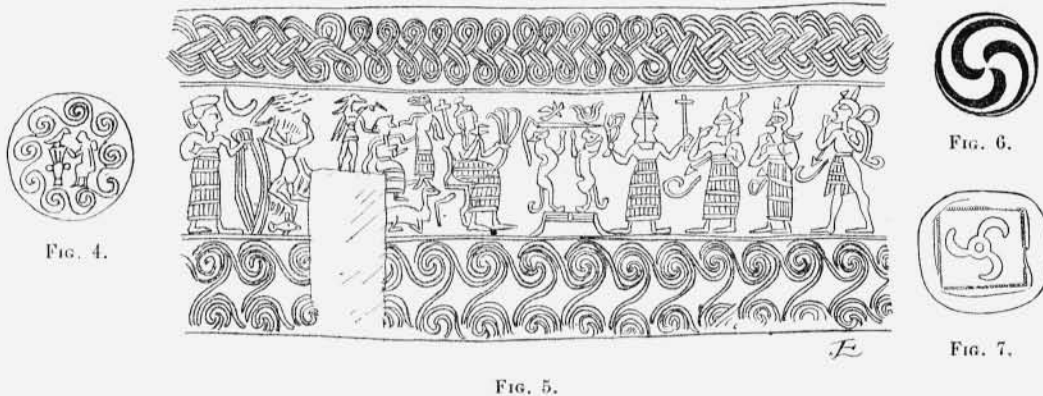
⁽²⁾ *A Guide to the Babylonian and Assyrian Antiquities*, pl. IV. (Assyrian Saloon, n° 418.) *Kunstgeschichte in Bildern*, I, 60, 4.

⁽³⁾ *Syria*, V, 1924, p. 149, pl. XXXIX-XLI.

⁽⁴⁾ HALBHERR e ORSI, *Antichità dell' Antro di Zeus Ideo*, pl. II, X.

⁽⁵⁾ CONTENAU, fig. 60, 74, 78, 93, 99, 104, 113, 267.

Un système plus riche de spirales se reliant entre elles sur deux ou plusieurs rangées⁽¹⁾ (fig. 5), comme dans les plafonds d'Égypte⁽²⁾, de Knossos⁽³⁾ et du fameux tombeau à coupole d'Orchomène⁽⁴⁾ devra figurer une nappe d'eau plus étendue, ainsi que l'indiquent les nénuphars insérés dans les interstices à Orchomène, comme souvent en Égypte⁽⁵⁾.



Cependant il ne faudrait pas pousser cette idée trop loin et prétendre que les spirales doivent symboliser des vagues partout où on les rencontre. Je me demande même si certains plafonds égyptiens⁽⁶⁾, où elles forment un ornement semblable au triskelès, que je crois avoir démontré être l'image du tonnerre⁽⁷⁾ (fig. 6 et 7) ne pourraient pas désigner la mer céleste des nuages, qui serait mieux en place au plafond, d'après les coutumes naturalistes de la décoration égyptienne. Quoique j'eusse autrefois retracé l'histoire de cette image du tonnerre depuis la Méditerranée jusqu'en Chine, il me manquait précisément une figure égyptienne pour illustrer les paroles de Horapollon qui avaient donné lieu à mon enquête.

L'image du tonnerre en Chine et probablement en Lycie n'a pas seulement

⁽¹⁾ CONTENAU, fig. 403, 407, 410, 411, 309, 311.

⁽²⁾ JÉQUIER, *Décoration égyptienne, plafonds et frises végétales du nouvel empire thébain*, pl. XXI-XXIV, XXV.

⁽³⁾ *Journal of the R. Institute of British Architects*, X, 1903, pl. I; H. BOSSERT, *All Kreta*, fig. 37.

⁽⁴⁾ PERROT et CHÉPIEZ, *Hist. de l'Art*, VI, fig. 220.

⁽⁵⁾ PRISSE D'AVENNES, *l'Art égyptien. Ornementation des plafonds : postes et fleurs, postes fleuronées, légendes et symboles*.

⁽⁶⁾ JÉQUIER, *l. c.*, pl. XXIII.

⁽⁷⁾ *Sertum Nabericum*, p. 364; *Tonitrus imago*. La fig. 6 est l'image chinoise du tonnerre, la fig. 7 une monnaie lycienne.

trois mais souvent deux ou quatre jambages et elle se retrouve de la sorte en Égypte ⁽¹⁾.

Si l'image des nuages ne semblait être aussi étrangère à l'art antique qu'elle est fréquente dans l'art chinois, je pourrais même me demander si la tresse *triple* (fig. 5) des figures 309, 312, 329 et les lacs en zig-zag des figures 309, 310, 311 et 329, ne rendent pas le ciel couvert de nuages qui couronnerait ces images, comme les vagues de la mer en feraient la base.

Mais ces bandes de vraies tresses sont trop rares ici et se retrouvent trop souvent là où elles semblent imiter nettement un ornement, résultant d'une technique spéciale, pour rien affirmer. On sait l'emploi fréquent, par exemple, qu'en font les mosaïques romaines ⁽²⁾. Certes, personne ne pourra y voir une image des nuages. On se demandera plutôt s'il ne faut pas penser, dans ce cas, à l'influence que des nattes tressées ont pu avoir sur l'ornementation des parvis, surtout à l'époque où ce motif ne se retrouve ni sur les murs, ni sur les plafonds.



FIG. 8.

II. *Robe striée de diagonales formant losanges.* — M. Contenau a fait observer avec justesse que le costume des hommes a dû se composer de cuir épais (p. 18), du *Kaunakès*, imitant la fourrure (p. 20) et a soupçonné même des bordures de fourrure, qui n'auraient rien d'étonnant dans un climat aux hivers aussi rigoureux que ceux du plateau de l'Anatolie. Mais l'auteur ne fait aucune tentative pour expliquer le dessin si caractéristique de la robe striée de dia-

⁽¹⁾ JÉQUIER, *l. c.*, pl. XI et X.

⁽²⁾ Par exemple : *I mosaici dei Palazzi Vati-*

cano e Laterano, pl. I-III, X-XIV, XVII, XIX-XXIV, XXV, LIII, LXVIII, LXXIII.

gonales formant losanges, que porte une divinité sur une tablette qu'il compte parmi les plus antiques (fig. 4 de Kara-Eyuk, au musée d'Edimbourg) (fig. 8).

Je puis signaler deux analogies : l'une est le costume d'une partie des gardes du roi de Perse, que possède le Louvre, sur les briques émaillées du palais d'Artaxerxès II, à Suse ⁽¹⁾, qui a dû être tissé à la technique de haute lisse, de la manière qui nous est si bien connue par les étoffes coptes à dessins encastrés dans un fond uni, comme il s'en est tant trouvé en Égypte ; l'autre, qui me semble beaucoup plus rapprochée comme aspect et comme époque, est le manteau d'une figurine en ivoire, trouvée à Nimrud ⁽²⁾, que j'ai soupçonné naguère avoir été tissée de cette façon assez rare et compliquée, mais parfaitement faisable sur un métier primitif et que l'on trouve encore aujourd'hui dans les *Kilims* de Merv, faits d'une étoffe très épaisse sans être trop rigide ⁽³⁾.

L'Asie est si fidèle aux traditions qu'il ne peut y avoir aucune objection à reculer l'emploi d'une telle technique jusqu'au xxiv^e siècle avant notre ère.



FIG. 9.



FIG. 10.

III. *Clefs*. — Je ne trouve en général aucune difficulté à accepter les interprétations de M. Contenau à propos des attributs et des armes, si sommairement indiqués qu'ils soient, mais l'instrument figuré sur les cylindres (fig. 173 et 176) (fig. 9 et fig. 10) qui, comme l'a très bien vu l'auteur, ne ressemble guère aux rares exemplaires connus de la harpé, qu'ont augmentés dernièrement les fouilles de Byblos ⁽⁴⁾, a une forme bien insolite pour un foudre.

Par contre, l'on reconnaît à première vue la grande clef ⁽⁵⁾ dont les Grecs

⁽¹⁾ DIEULAFOY, *L'Acropole de Suse*, pl. VI et VII.

⁽²⁾ POULSEN, *Der Orient und die frühgriechische Kunst*, Abb 32; *Jahreshefte des Oest. Arch. Institutes*, XV, 1912, p. 90, fig. 64.

⁽³⁾ *Jahreshefte*, l. c., p. 88 ss., fig. 62, 63.

⁽⁴⁾ *Syria*, III, 1922, pl. LXV et p. 301, fig. 14.

⁽⁵⁾ SAGLIO, *Dict. des Antiq.*, article *Sera*, et PAULY-WISSOWA, *Encyclop.*, article *Kleidou-*

se servaient, aux temps classiques, pour lever les barres de bois dont ils fermaient en dedans leurs portes, comme l'on continue de le faire aux portes cochères de nos fermes. Si le dieu qui la tient est vraiment Adad ou Teshoub, dieu des orages, on a pu peut-être désigner par cet attribut celui qui, pour parler avec la Genèse (VII, 11), « ouvre les bondes des cieux », et même la foudre aurait pu prendre la forme d'une clef, puisque son apparition est souvent suivie d'une pluie plus forte. Le psaume CXXXV, 7, dit de l'Éternel « qu'il fait les éclairs pour la pluie » et l'on trouve la même pensée chez Jérémie, XI, 13. Adad ou Teshub pouvait en faire autant aux yeux de ses fidèles.

On peut envisager d'ailleurs une autre solution qui serait peut-être plus conforme à l'esprit antique, et dès lors préférable. Eschyle fait dire à Athéna⁽¹⁾:

καὶ κληῖδας οἶδα δώματος μόνη θεῶν
ἐν ᾧ κεραυνός ἐστιν ἐσφραγισμένος.

Le dieu syrien peut de même avoir eu comme symbole la clef du local où il tenait emmagasinée la foudre. En tous cas, ce qu'il tient ne peut être qu'une clef, mais ce n'est pas à moi de décider si c'est bien le dieu des orages ou tout autre dieu *Cleidouchos*.

IV. *Sphinx ailé à tête de femme*. — Si M. Contenau a raison de comparer les sphinx ailés à tête de femme des cylindres (fig. 160 et 165) (fig. 11) avec ceux de l'art égéen, il ne faut pas oublier, d'autre part, les grands sphinx à tête de femme que nous connaissons déjà depuis la publication des découvertes en Galatie et Bithynie⁽²⁾, c'est-à-dire dès 1872, sans que l'on ait, autant que je sache, expliqué exactement la spirale que forme la longue mèche de cheveux qui retombe de chaque côté de leur tête. Or, ce ne peut être un hasard si cette mode de coiffure, pas du tout rare en Égypte, se retrouve ici précisément portée par les sphinx. La seule reine égyptienne qui s'est fait sculpter sous la forme d'un sphinx, Hatshepsou, est coiffée de la sorte dans la belle statue à corps de lion couché du Musée Baracco⁽³⁾, œuvre trop peu connue. Les

chos. Ajoutez *Jahrbuch d. Instituts*, XVIII, 1903, p. 43, fig. 2; *Br. Mus. Cat. of gr. Coins (Peloponnesus)*, pl. XXVII, 10 (Argos); CONZE, *Gr. Grabreliefs*, pl. XXXV, nos 1796-1798. La forme qui s'accorde le mieux est celle des

peintures du Transtévère, *Mon. d. Inst.*, XII, pl. XXXIV, 3.

⁽¹⁾ *Euménides*, v. 827.

⁽²⁾ Pl. 65 et 67.

⁽³⁾ *Collection Barracco*, VII et VIIa.

visages des sphinx d'Euiuk lui ressemblent beaucoup. Nul doute que la grande reine, qui a affermi le pouvoir de son royaume à l'extérieur par des expéditions lointaines, ait influencé l'art hittite et que l'érection des colosses, en forme de sphinx à tête de femme, à l'entrée du palais hittite, ne soit faite à l'imitation de son image. Dès lors, ne doit-on pas croire que les sphinx femelles de l'art mycénien tirent leur origine du pays hittite, plutôt que de supposer, dans ce cas, une influence égéenne au centre de l'Asie Mineure ?



FIG. 11.



FIG. 12.



FIG. 13.

V. *L'aigle à deux têtes*. — M. Contenau affirme que l'aigle à deux têtes est originaire de la Mésopotamie. C'est très possible et, je ne veux pas en douter, il peut y avoir plus d'une publication à ce propos que je n'ai jamais vue. Mais l'aigle à deux têtes, d'où qu'il vienne, a pris à coup sûr une place prépondérante en Asie Mineure où il figure parmi les sculptures de Boghaz-Keui et d'Euiuk⁽¹⁾ et d'où il semble avoir fait son chemin, au moyen âge, par les monnaies des Seldjouds dans l'art héraldique européen. Les cachets cappadociens et leurs empreintes (fig. 52, 66, 67, 69) (fig. 12) témoignent de la vogue de ce symbole chez les Hittites aux temps anciens, et s'il se retrouve parmi les ornements en mica des tombeaux à victimes humaines, que les Américains ont trouvés au Sud de l'Égypte à Kerma⁽²⁾, il en résulte clairement que les chefs non-égyptiens, qui y furent enterrés, ont dû être, comme l'a soupçonné à première vue M. Reisner, des Hyksos, c'est-à-dire, en ce cas, des Hittites, auxiliaires à cette époque, maîtres plus tard de tout le pays.

⁽¹⁾ *Galatie et Bithynie*, pl. 38 et 48.

⁽²⁾ *Museum of fine Arts Bulletin*, XII, 1914, n° 69, et XIII, 1915, n° 80, p. 82. Harvard

African Studies VI. Excavations at Kerma, by GEORGE A. REISNER, Ph. D., IV-V, Pl. 59-2.

VI. *Pasiphaé*. — C'est avec plus de réserve que je voudrais proposer de reconnaître une préfiguration du mythe de Pasiphaé dans la figure 45 (fig. 13), empreinte de cylindre cappadocien au Musée de Berlin.

On y voit la grande déesse de l'Asie, quel que soit son nom, dont le geste souligne la nudité ; elle ôte son dernier voile en regardant un taureau ithyphallique, au visage humain, dressé sur ses jambes, qui étend vers elle ses pieds de devant. S'il se répète de l'autre côté, c'est sans doute une conséquence du système de dédoublement, qui est propre à cet art. On ne saurait guère indiquer plus clairement une relation conjugale entre cette déesse et ce dieu-taureau. On se sent même enclin à prendre le petit taureau, qui se voit près d'eux, pour la progéniture de leur union.

Ces formes symboliques sont à peine indécentes, quand il s'agit des dieux. Que ce soit la planète Vénus, ou sa représentation à la voie lactée, le signe zodiacal de la Vierge, ou le principe même de la fécondité, ses relations avec un taureau céleste, zodiacal ou non, ou le dieu de la fécondation, ne peuvent qu'être pures, en tant que naturelles. Mais du moment que, descendue des cieux, la déesse chaste, dans sa nudité, a été remplacée par une reine humaine, quoique son nom de Pasiphaé rappelle clairement son origine céleste, du moment que le dieu, sous forme de taureau au visage humain, a fait place au plus beau taureau du troupeau et que la fantaisie sans bornes des Grecs a ajouté au mythe des détails qui ne font qu'accentuer son indécence, il en résulte une bestialité saugrenue, qui était parfaitement étrangère au symbolisme original si naïf.

C'est une curieuse conséquence de l'identification de Minos et de sa famille avec les dieux du ciel et de la terre que le roi de Crète, dont on ne peut plus nier l'existence, et les siens, outre Pasiphaé, sa femme, ses filles, Phèdre (l'éclatante) et Ariadne (la très sainte), qui se succèdent auprès de Thésée comme le jour et la nuit auprès du soleil, nous apparaissent dans la légende occupés à des actes humains et pervers, bien qu'ils aient été empruntés aux actions bienfaisantes de la nature, comme la succession des saisons, ou des heures. Vraiment c'est bien le cas de dire : *Quod licet Jovi non licet bovi*. En tout cas, j'aimerais croire que l'empreinte du cylindre de Berlin nous a conservé le mythe, quel qu'ait pu être son sens véritable, dont l'histoire de Pasiphaé, mère du Minotaure, tirerait son origine.

VII. *L'Aphrodite de Praxitèle*. — Cette déesse de la fécondité, qui enlève son dernier voile, pour se montrer dans toute sa nudité, se trouve fréquemment dans cette glyptique, le corps toujours de face, la tête souvent, les bras quelquefois tournés de côté.

Parmi ces dernières figures il y en a une, plus élégante que les autres (fig. 143) (fig. 14), sur un cylindre du musée de Berlin où un dieu lui présente un roi. La déesse avance la main gauche vers l'adorant, tandis qu'elle retient encore de la main droite, derrière son dos, le vêtement qu'elle enlève. Par là elle diffère évidemment de l'Aphrodite de Praxitèle à Cnide, qui tient de la main gauche sa draperie enlevée et couvre son sexe de la droite. Il se peut donc que la grande ressemblance de sa silhouette avec la figure du cylindre (ressemblance qui ressort de la comparaison avec le médaillon de Cnide (fig. 15) ⁽¹⁾, encore plus qu'avec la statue) soit fortuite, mais il ne peut être douteux que le motif ne soit identique.



FIG. 14.



FIG. 15.

On a certainement eu tort de voir dans l'Aphrodite de Praxitèle, qui se dévêt, un trait humain, qui rapetisserait la grande déesse, pour en faire une belle femme qui va prendre son bain. Il résulte au contraire, avec toute évidence, de l'iconographie de l'Anatolie, constituée par ces cylindres, que la déesse de la fécondité *qui se dévoile* est le thème général que le grand sculpteur de la beauté inflétrissable et de la jeunesse éternelle des dieux n'avait qu'à suivre. Admettons qu'il ait entrepris son œuvre pour Cnide, ou bien admettons l'authenticité de l'anecdote sur les habitants de Cos qui auraient eu le premier choix et auraient préféré une Aphrodite voilée, laissant à ceux de Cnide le chef-d'œuvre qui devait acquérir une si grande renommée ⁽²⁾, peu importe. L'île de Cos n'est pas beaucoup moins proche de l'Asie Mineure et pas moins sujette à des influences cariennes que la péninsule, et un culte asiatique n'y surprend pas davantage. Il y avait en outre une troisième Aphrodite de la main du maître en Carie même, dans l'Adonion d'Alexandrie sur le Latmos ⁽³⁾.

⁽¹⁾ P. GARDNER, *The Types of Greek coins*, pl. XV, 21.

⁽²⁾ PLINÉ, *Nat. Hist.*, XXXVI, 20.

⁽³⁾ ÉTIENNE DE BYZANCE, *v. Alexandria*.

L'Aphrodite Ourania ⁽¹⁾ de Cnide tient donc des Hittites, depuis longtemps oubliés, sa nature originelle, mais c'est un Grec qui lui a donné cette beauté saine des formes, ces proportions admirablement pondérées et rythmées, comme elles ne s'étaient jamais encore dévoilées à aucun œil barbare. Ce n'est, pour contredire le poète ⁽²⁾, ni Adonis, ni Anchise, ni Pâris, qui a su les rendre c'est Praxitèle. Si pour les peuples d'Asie le principe féminin s'est manifesté sous toutes les formes de la chasteté, de la volupté et de la fécondité, sous l'aspect de la vierge, de la femme et de la mère, c'est la Grèce seule qui a vu surgir de la mer la déesse de la beauté ³.

J. SIX.

⁽¹⁾ LUCIEN, *De Imag.*, 23.

⁽²⁾ *Anth. Gr.*, IV, 217 (*Planud*, IV, 168).
Antipater de Sidon.

⁽³⁾ M. E. Pottier a bien voulu m'informer que la filiation de la Vénus de Praxitèle avec les modèles orientaux avait été depuis longtemps

signalée par LÉON HEUZEY dans son *Catalogue des figurines antiques du Louvre*, p. 23-26 (édit. de 1923); cf. aussi un article de M. PAUL JAMOT sur la *Vénus Pudique* dans *Mon. et Mém. Piot*, I, 1894, pl. 21.